

À disputaison petite torture à me savoir si peu penseuse, mais oui. Pour la conversation.

Ne publie pas, nous publions avec l'éditeur. Mon vous est chancelant, il est un peu je, la mauvaise bête ne lâche pas la garde, il est surtout on fait un truc ensemble, parce qu'il discute, converse avec d'autres à ouvrir l'horizon. Publier pour rencontrer, perdre un peu la tête à plusieurs, se perdre en conversations, nec plus ultra une bonne soirée entre potes, ne pas lâcher l'envie de conversations.

Ne publie ni livres ni recueils, pas de bouquet pour les herbes folles. Propose un texte, mic-mac. Pas écrire un livre, objet plié sur lui-même, fini, qui sait, microcosme du macrocosme, débilite mais que tenter d'écrire un petit machin qui, avec ses défauts que j'accueille comme exercices de son autonomie, aura telle telle forme, rien pour ni rien contre, quoique, juste tenter d'être juste. Forme qui, m'y essaie, et poids, tente de rendre compte du sens, ce petit sens que je veux dire à ce moment-là. Forme pas forcément éditorialement compatible.

Poésie n'est pas mon amie. Je n'ai pas la clé de ses appartements. Je n'ai pas de cabane déjà construite. Je ne publie pas de livres de poésie. Bricole et braconne avec l'animal langagier et si cela peut, se poursuivre avec de belles personnes, revuistes éditeurs écouteurs de lectures passagers, ça promet, d'échappées. Écrire et trinquer, de vergogne.

Détestais les dissertations, ni journal intime, ne me mettait branle que la grammaire. Après vie avec des chevaux, aventures tous terrains et haute école, pour corps défaillant acculée, quoi pourrait rivaliser avec cette tension/attention au monde, à la bête, les autres, qu'exige d'écouter l'altérité, pensé organiser, sang tempes, des ateliers de Grammaire. Qui fit beaucoup rire, et qui es-tu pour et quoi ça. Découvris les revues, écrire pour publier seule fois, pour des ateliers d'écriture qu'ils disaient. Après, désaxer les frontières. Publier juste pour inoculer grammaire, provoquer la vie.

Publier, revue livre cd lecture ou autre, c'est rendre. Partager, parce que. Tous les temps sont de troubles. Certains *Tout terriblement*. Dont on se dit que se taire que c'est grave que profite le crime que plutôt sortir lièvres du chapeau, en trébucher inquiets. N'oublier Villon. Sans repère de routes, la poésie n'a rien d'un g.p.s., ontologiquement inutile. N'oublier Niedecker, oser se perdre, loin de soi, nourris de. Compte de ce qui se passe, la vie des autres, d'alentours d'ailleurs, se sachant inaudible, d'un pronom l'autre, oser être la voix des enfants sans valise. N'oublier Chambaz, Fourcade. Parce que vivre parmi les hommes, saisir d'un papillon la terrible beauté que secoue Rimbaud, il nous faut ébranler, encore mieux déforcer, mettre à terre le Terrible que l'homme fait à l'homme. N'oublier Reznikoff. D'attention n'arrêter de dire, ne sachant comment, creuser le langage qui n'est pas la langue, ne pas laisser le dernier mot aux présentateurs de la t.v. Publier. Les mots sont des accidents. Aimer, avec Valprémy. *Avec ces lèvres qui remuent*.

Tous espoirs confondus.

Claude Favre